LA RAISON DU PLUS FORT

DU MÊME AUTEUR

Les Requins de Trieste
2006
et « Points Policiers », nº 1602

Les Morts du Karst
2007
et « Points Policiers », nº 1835

Mort sur liste d'attente
2008
et « Points Policiers », nº 2181

À l'ombre de la mort
et « Points Policiers », nº 2434

La Danse de la mort
2010

Veit Heinichen

LA RAISON DU PLUS FORT

roman

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR ALAIN HURIOT ET FRANÇOIS MORTIER

ÉDITIONS DU SEUIL
25 bd Romain Rolland Paris XIVe

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Die Ruhe des Stärkeren*
Éditeur original : Paul Zsolnay Verlag, Vienne
© original : 2009, Paul Zsolnay Verlag, Vienne
ISBN original : 978-3-552-05455-4

ISBN 978-2-02-101218-7

© Novembre 2012, Éditions du Seuil, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

D'incessants soupirs ne conjurent pas le sort.

Pétrarque

Déjà le jeune homme a traversé dans les airs et l'Europe et l'Asie. Il atteint les côtes de la Scythie et se rend au palais de Lyncus, qui règne dans ces contrées. « Quel est, lui dit ce roi, le motif de ton voyage ? Quel est ton nom ? Et quelle est ta patrie ? » « Triptolème est mon nom ; la célèbre Athènes est ma patrie, lui répond l'étranger. Je ne suis venu ni par terre, à travers de longs chemins, ni sur un vaisseau qui sillonna les mers : je me suis ouvert un passage dans les plaines de l'éther. J'apporte avec moi les dons de Cérès, qui, confiés aux champs, produisent une nourriture salutaire et d'abondantes moissons. »

Le barbare, jaloux d'une pareille découverte et voulant usurper l'honneur, reçoit Triptolème dans son palais ; et tandis que le sommeil le livre sans défense, il l'attaque le fer en main. Au moment où il va achever son crime, Cérès le change en lynx, puis elle ordonne au jeune Athénien de remonter sur son char sacré à travers les airs.

Calliope avait fini son chant. Les Nymphes, unanimes, décernent le prix aux déesses de l'Hélicon. Les Piérides vaincues murmurent l'injure et l'outrage. « Puisque, reprit la Muse, c'est peu pour vous d'avoir déjà mérité, par votre défi téméraire, un légitime châtiment, et que vous osez encore ajouter l'insulte à l'audace, la patience n'est plus en notre pouvoir ; et justement irritées, nous saurons vous punir et nous venger ! »

Ovide, *Métamorphoses V, 648-668*, d'après la traduction de G. T. Villenave, Paris, 1806.

Pina panique

Les halètements se rapprochaient dangereusement. Elle ne leur avait d'abord pas prêté attention, mais elle prit peur et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un robuste molosse blanc taché de roux la poursuivait en montrant les dents. Il allait la rattraper. Les babines retroussées, laissant voir une chair rouge et une dentition d'un blanc éclatant, l'animal n'avait pas l'air particulièrement tendre. Encore cent mètres et il serait prêt à bondir. Prise de panique, Pina appuya sur les pédales et essaya de prendre du champ. Mais la route était sinueuse, Pina devait rouler sur la chaussée pour éviter d'atterrir dans le fossé, tandis que la bête fonçait en ligne droite. En contrebas dans la vallée, les toits rouges d'un petit village brillaient au soleil de décembre. Il lui serait impossible d'arriver jusque-là. Le chien courait comme après un lapin, il semblait avoir reçu l'ordre de la faire chuter à tout prix et de la déchiqueter. Enfin, elle aperçut au milieu d'une prairie une meule de foin, qui n'avait apparemment pas trouvé place dans la grange et que le paysan avait laissée à l'air libre, en la recouvrant d'un plastique blanc. Pina fila dans sa direction, sauta de son vélo et tenta d'escalader la bâche glissante. Une fraction de seconde, le silence se fit derrière elle. Soudain son pied gauche se trouva bloqué et une violente douleur la transperça, un poids énorme s'accrochait à elle et la tirait vers le bas. Le chien, qui grondait furieusement, avait planté ses crocs dans sa chaussure et se balançait à un mètre au-dessus du sol, tentant

d'agripper la bâche. Pina voulut le frapper de son pied libre, mais dans cette position il restait hors d'atteinte. Dans un dernier effort, elle réussit à se hisser un peu plus haut et à attraper la corde qui fixait la bâche. Les coups destinés à la bête tombaient dans le vide. La situation était sans issue. D'où pouvait venir ce chien ? Combien de temps tiendrait-il ? Quelle était cette race ? Un pitbull, un dogue argentin, un mâtin napolitain ? Pina ne supportait pas les chiens et s'était toujours refusée à les distinguer. Celui-ci s'agitait comme un pantin désarticulé, il feulait littéralement et avait une mâchoire d'acier. Ses canines avaient traversé le cuir et Pina avait le talon en feu. Si seulement elle avait pu défaire sa chaussure et se débarrasser de ce fauve, rendu plus féroce encore par le sang de son pied.

Elle n'avait pas le choix, elle ne pouvait que crier de toutes ses forces. Au cours de sa formation, elle avait appris que, dans ce genre de situation, c'est en donnant de la voix qu'on obtient un résultat, mais la tirade haineuse qu'elle adressa au quadrupède ne sembla guère l'impressionner. Jamais elle n'aurait imaginé que ses aptitudes aux sports de combat, son corps surentraîné et sa capacité de réaction se révéleraient un jour aussi peu utiles. Elle hurlait comme sous la torture, espérant que quelqu'un finirait par l'entendre. Le chien ne relâchait pas son emprise. Elle réussit enfin, d'un coup de reins, à se tourner sur le dos, ce qui lui permit de replier sa jambe droite. D'un coup de pied ajusté, elle fracassa la mâchoire supérieure de l'animal, qui retomba dans l'herbe sans un bruit, tout étourdi. Il tourna un moment sur lui-même, puis se tint à nouveau prêt à bondir, comme s'il ne ressentait aucune douleur. Mais Pina se trouvait provisoirement en sécurité. Le cœur battant, elle regardait le chien qui n'attendait qu'une chose : qu'elle descende de son piédestal.

Dans la vallée, les cloches de l'église se mirent à sonner, appelant les fidèles à l'office dominical de neuf heures. Pina ouvrit la fermeture éclair de sa sacoche à la recherche de son

téléphone portable. Elle entendit au loin un sifflement qui détourna son attention. Lorsque son regard revint sur son tortionnaire, la place était vide. Le chien s'était volatilisé.

*
* *

Comme tous les dimanches matin, sauf en cas de pluie ou de nécessité de service, Giuseppina Cardareto avait enfourché sa bicyclette. Comme toujours le dimanche, elle s'était levée plus tôt qu'en semaine, bien que le jour n'ait fait qu'une timide apparition. En selle dès sept heures, elle était capable de parcourir cent cinquante kilomètres avant midi, cent mille fois sa taille. Elle variait chaque fois l'itinéraire allant de son appartement au centre de Trieste, quasiment au niveau de la mer, jusqu'au sommet du karst. Selon qu'elle se sentait en forme ou non, elle s'imposait ou non des préliminaires. La route côtière, qui longeait des rochers tombant à pic dans l'eau, ne lui paraissait pas assez difficile. En cette matinée de décembre, Pina se sentait plus forte que Popeye. Personne ne pouvait la suivre dans le raidillon de la Via Commerciale. C'est après, en continuant de grimper vers Conconello, après avoir dépassé les antennes-relais rouge et blanc, que commençait la torture. Sans descendre de vélo, suant et ahanant, elle avançait mètre par mètre. Elle pestait souvent contre elle-même, mais sa volonté finissait par triompher et, après avoir franchi quatre cent cinquante mètres de dénivellation, elle appréciait, en se laissant glisser vers Banne puis en poursuivant vers Basovizza, de laisser l'air frais lui fouetter le visage. Elle passa sans s'arrêter le poste-frontière en direction de Lipizza, les douaniers des deux côtés éprouvaient du respect – ou de la pitié – pour les sportifs.

Trois ans déjà que la petite inspectrice d'origine calabraise travaillait à Trieste et, quel que soit le parcours emprunté, elle tombait fatalement sur des endroits où elle était déjà venue en voiture de service, sirène hurlante. Et ce, bien que la ville

n'offre guère d'occasions à des officiers de police criminelle ambitieux et désireux d'accélérer leur carrière. Certes, une série d'audacieux cambriolages dans les villas de la haute société faisait, depuis un certain temps, la une des quotidiens, et la récente hausse de l'immigration clandestine causait bien du souci aux autorités concernées, mais les enquêtes criminelles se faisaient trop rares au goût de Pina. Ici, les grosses affaires se traitaient dans les coulisses et il était bien difficile d'y voir clair : les flux financiers qui transitaient par Trieste tenaient en haleine les agents de la Guardia di Finanza, qui surveillaient également les importations illégales passant par le port ou les postes-frontières. Si quelqu'un devait être éliminé, les commanditaires faisaient en sorte que l'opération ne se déroule pas en ville. Il revenait alors à d'autres collègues d'intervenir. Au cours des derniers dix-huit mois, Pina avait eu à traiter une seule affaire criminelle, que le commissaire lui avait confiée sans hésitation, et qui selon elle reflétait bien ce qui se passait dans la région. Un homme de quatre-vingt-quatre ans avait poignardé sa voisine de quatre-vingt-onze ans et prévenu illico la police. Pas d'enquête, uniquement de la paperasse, les aveux du coupable et les déclarations des témoins à rentrer dans l'ordinateur pour les transmettre au procureur. C'est tout. L'impulsif vieillard n'avait même pas été incarcéré, il lui était interdit de quitter son domicile et il devait subir un traitement psychiatrique, il semblait exclu qu'il se transforme subitement en serial killer. Il avait même ri en entendant prononcer la sentence, car dans l'appartement voisin régnait enfin ce qui lui manquait lorsqu'il avait brandi son couteau : le calme. Dans de telles conditions, pourquoi ne pas rester confiné dans ses quatre murs ?

Lors d'une opération récente, très spectaculaire, elle n'avait échappé que de justesse à une procédure disciplinaire. Le scénario mis au point avec le commissaire, son supérieur, l'avait sauvée. Aucune contradiction n'était apparue devant la commission d'enquête. Elle n'avait récolté qu'un avertissement, qui

ne figurerait pas dans son dossier. Mais l'affaire qui mobilisait la police de Trieste depuis des années avait beau être définitivement réglée, elle n'obtenait pas d'avancement. Elle avait souffert dans son orgueil et gardait pour elle son désir de rejoindre le Sud le plus vite possible. Il valait mieux, pour un temps, jouer les modestes. Elle ne portait plus ses cheveux noirs en touffes rebelles, elle les avait laissés pousser pour se donner un minimum de féminité. Elle manifestait même une certaine amabilité, en particulier envers ses collègues femmes, dont on ne l'aurait pas crue capable. Elle était irréprochable dans le service. Trois fois par semaine, elle consacrait ses loisirs à se perfectionner en kickboxing dans une association sportive de la police et, par deux fois, elle s'exerçait au kung-fu avec un professeur privé, dans la mesure où un délinquant ne venait pas bouleverser son emploi du temps. L'inspectrice Giuseppina Cardareto avait pour ambition de marier son intelligence à d'impeccables techniques de combat, afin de devenir imbattable, y compris pour le cas où – elle ignorait encore quand et pour quel mobile – elle quitterait un jour la police. Cela pouvait arriver plus vite qu'elle ne le pensait, les médias, avides de sensationnel, dans une société de masse qui s'ennuyait, se montraient impitoyables envers les forces de sécurité, quand elles commettaient une entorse aux lois et règlements. Exactement comme les criminels et leurs avocats. Ils guettaient l'occasion de vous accuser des plus criantes exactions et infractions qui ne vous seraient même pas passées par la tête dans les pires situations. Il pouvait arriver aussi qu'on débusque inopinément une affaire que des personnages importants n'avaient aucune envie de voir élucidée. Vivre – jouer son va-tout. L'inspectrice Giuseppina Cardareto tâchait de rester calme, même quand son entourage s'emballait. Elle devait être la plus forte.

Un rayon de soleil fut le bienvenu en cette matinée d'hiver. Pina dévalait la route du Wippach au pied du Nanos. Pédalant comme une folle, deux heures durant, elle avait déjà parcouru

soixante-dix kilomètres en montées, descentes et virages en épingles à cheveux. Elle se sentait dans son élément. Mais la chaussée se trouvait dans un triste état et le trajet n'était pas une partie de plaisir. Pina ressentait tous les cahots et elle avait beaucoup de peine à maintenir sa moyenne tout en évitant la chute. Les poids lourds qui empruntaient cet itinéraire pendant la semaine avaient laissé leur empreinte dans l'asphalte, qui ressemblait à un patchwork ; le dimanche, les touristes prenaient le relais. Des voitures immatriculées à Ljubljana ou en Italie klaxonnaient sans cesse derrière elle afin qu'elle se range sur le bas-côté. Pina décida de prendre un chemin de traverse à la première occasion. À un carrefour près de Hrasce, un panneau indiquait « Vinska Cesta », une route des vins peu fréquentée, sur le karst slovène, en contrebas du Nanos, cette montagne dénudée qui domine toute la région et constitue la ligne de partage des eaux entre l'Adriatique et le bassin du Danube. Depuis des semaines, une calotte blanche couvrait son sommet, mais dans la vallée la température restait agréable. Pina empruntait ce parcours pour la première fois mais n'avait pas emporté de carte routière. Elle finirait bien par rejoindre la petite ville de Vipava, où deux sarcophages égyptiens vieux de quatre mille cinq cents ans étaient à voir au cimetière. Elle rentrerait en Italie par Nova Gorica.

Au lieu de cela, elle trônait sur une meule de foin de quatre mètres de haut, le talon en sang, au milieu d'une vaste prairie grillée par l'hiver, et elle mourait de peur devant un chien de combat qui avait subitement disparu. Désemparée, elle alluma son téléphone portable et consulta le répertoire. De l'autre côté de la frontière, elle aurait appelé ses collègues, mais ici elle ne connaissait même pas le numéro d'urgence de la police slovène.

*
* *

Sa chaussure de sport, qu'elle avait payée très cher – il avait fallu la commander, le 35 étant introuvable en magasin –, était bonne à jeter. La mâchoire du chien avait laissé de profondes traces dans le cuir, mais le talon renforcé avait tout de même permis d'éviter le pire. Seules les canines étaient rentrées dans son pied comme dans du beurre ; le calcanéum semblait atteint. La douleur s'avivait à chaque battement de pouls, il lui faudrait très certainement se faire administrer un vaccin antirabique. Tant bien que mal, Pina banda la plaie avec un mouchoir et essaya de se lever. Clignant des yeux, elle scruta encore une fois les alentours et entreprit de se laisser glisser doucement à terre. Elle émit un petit sifflement lorsqu'elle atterrit dans l'herbe. Elle avait moins mal quand elle posait son pied bien emballé. Clopin-clopant, elle retrouva son vélo, le redressa mais, contrairement à ce qu'elle espérait, elle était incapable de pédaler. S'appuyant sur le guidon, elle rejoignit la route en boitant. C'est alors qu'elle entendit claquer des sabots et hennir un cheval. La panique s'empara à nouveau d'elle ; il n'est pas rare qu'un cavalier soit accompagné d'un chien. Elle lâcha son vélo et, malgré sa blessure, se mit en position de défense. Si le molosse se risquait à l'attaquer une seconde fois, sa dernière heure avait sonné, car ce coup-ci la situation ne lui serait pas favorable. Elle le toucherait en plein vol s'il sautait sur elle, elle était suffisamment entraînée pour réussir. Elle serait la plus rapide et la douleur ne viendrait qu'après. Elle aperçut alors le cavalier, monté en amazone sur une jument lipizzan, qui galopait dans sa direction.

– *Dobro jutro !*

D'une simple pression sur la bride, la monture s'arrêta à cinq mètres de Pina. Celle-ci fut surprise d'entendre une voix d'homme, inattendue chez une personne montant comme une femme. Elle ne comprit pas les mots qui suivirent – du slovène, probablement. Si elle restait longtemps encore à Trieste, elle devrait, contrairement à la majorité des italianophones de cette ville, apprendre cette langue. Mais elle n'avait pas perdu

l'espoir de se faire muter dans le Sud. Elle haussa les épaules et fit un geste d'impuissance.

Le cavalier, compréhensif, lui adressa un sourire.

– Tout va bien ? demanda-t-il en italien.

Pina se demanda pourquoi il souriait. Parce qu'elle avait l'air ridicule en position de combat au milieu d'un pré ? Parce que son talon était maladroitement bandé avec un mouchoir imprégné de sang ? Parce qu'elle ignorait la langue parlée de ce côté-ci de la frontière, alors que son vis-à-vis maîtrisait la sienne ?

– Je vous ai aperçue de loin, sur la meule de foin, criant à perdre haleine. Je me suis dit qu'il fallait que je vienne voir.

– Le chien, interrogea Pina, méfiante, il est à vous ?

– Je n'ai pas vu de chien. Vous êtes blessée ?

L'homme, un peu plus jeune qu'elle, avait le teint particulièrement blême. À voir ses cheveux blonds, on aurait pu penser qu'il avait le même coiffeur qu'elle : il suffisait de passer deux fois la main dedans pour être coiffé. Il parlait italien sans accent et, à sa façon de s'exprimer, on savait que c'était un jeune homme de bonne famille.

Pina plia la jambe.

– Je suis incapable de pédaler. Si au moins je pouvais atteindre le village le plus proche…

– Je ne peux pas descendre, répondit le jeune homme, mais vous, vous pouvez peut-être vous hisser jusqu'ici.

L'animal reçut l'ordre de s'approcher de Pina.

– Je vous ramène chez moi et j'appelle un médecin pour qu'il examine votre pied. Vous y arriverez ? N'ayez pas peur, mon cheval ne bougera pas une oreille.

Pina atterrit tant bien que mal sur la croupe de la jument.

– Et mon vélo ? fit-elle, une fois installée.

Elle se rendit compte alors seulement que le cavalier monté en amazone était attaché à la selle. Ses jambes étaient plus minces que ses bras à elle et pendaient, inertes, sur le quartier de cuir noir soigneusement entretenu.

– J'enverrai quelqu'un le chercher, dit le jeune homme, qui avait remarqué le regard de Pina.

Après avoir mis sa monture au pas, il tira un téléphone portable de sa veste et donna quelques ordres qu'elle ne comprit pas.

– Je suis paralysé à partir de la troisième vertèbre lombaire, dit-il finalement. Mais j'ai grandi avec ce cheval et je n'ai jamais perdu l'espoir qu'à l'avenir un miracle s'accomplisse. On peut renoncer à tout, sauf à l'espoir. Peut-être pourrai-je un jour refaire de l'équitation normalement, sans que l'on se moque de moi parce que je monte en amazone. Vous avez fait du cheval ?

Pina répondit négativement. Dans son enfance, à Africo, sur la Costa dei Gelsomini en Calabre, où elle était née, elle était parfois montée sur un âne ; là-bas, la plupart des familles étaient trop pauvres pour que les petites filles puissent rêver de faire du cheval. On mangeait de la viande de cheval, sans l'attendrir auparavant en montant dessus.

– Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle en essayant d'éviter le ton en usage dans la police.

– Mes amis m'appellent Sedem, répondit-il sans autre explication. Et vous ?

– Appelez-moi Pina, diminutif de Giuseppina. Où m'emmenez-vous ?

Ils avaient traversé la route et escaladaient l'autre versant boisé de la vallée. La pente était si raide que Pina glissait de la croupe du cheval.

– Vous pourriez me déposer au village, ça irait plus vite.

– Vous serez mieux chez moi. La villa de mon père est là-haut. Un médecin est déjà prévenu. Il sera là quand nous arriverons. Un chauffeur viendra récupérer votre vélo avec le pick-up.

– J'aurais pu vous attendre… commença Pina.

Mais, lorsqu'elle s'aperçut que ledit Sedem prenait un air froissé, elle se hâta de terminer sa phrase d'un ton aimable :

– … au lieu de vous déranger.

Au bout d'un moment, elle ajouta :

– Vous n'avez vraiment pas vu de chien ?

Sedem fit signe que non.

– Un chien de combat, blanc avec des taches rousses.

Elle leva son pied gauche. Le mouchoir était rouge de sang.

– La bête voulait me tailler en pièces. Elle a d'ailleurs failli réussir. C'est bizarre que vous ne l'ayez pas vue.

– De loin, on ne voit pas tout, dit Sedem. Nous sommes presque arrivés.

Alors qu'ils parvenaient au sommet, Pina aperçut une vieille ferme restaurée à grands frais qui offrait un panorama splendide sur le sud. Deux ailes perpendiculaires au bâtiment principal barraient la vue vers la cour intérieure. L'entrée s'effectuait par un porche en marbre du karst que fermait une lourde porte métallique dont les deux battants s'ouvrirent, dès que Sedem eut rentré un code dans son téléphone portable.

– Ne soyez pas étonnée, dit-il à Pina. Ce n'est plus une ferme. Les anciennes écuries ont été transformées en bureaux, à l'étage ont été aménagées des chambres d'amis. Il ne reste qu'une stalle pour la jument qui m'est entièrement dévouée.

Un homme attendait avec un fauteuil roulant au pied d'une rampe, devant laquelle le cheval s'arrêta.

– Je crains, dit Sedem à son domestique, qu'aujourd'hui il n'en faille deux. Allez chercher l'autre. Notre hôte est blessée. Le médecin est là ? Après vous, ajouta-t-il à l'intention de Pina. Moi, je me débrouille tout seul.

Elle glissa avec précaution de la croupe de la jument et le domestique l'aida à s'installer dans le fauteuil roulant. Son talon l'élançait, mais elle domina sa douleur lorsqu'elle vit son sauveur défaire les sangles qui le retenaient à la selle par la cuisse et la hanche, et se laisser tomber tout seul dans son fauteuil. Comme il savait être élégant malgré son handicap !

Un valet entraîna le cheval hors de la cour et, quand le claquement des sabots eut cessé, Pina crut entendre un chien aboyer derrière le bâtiment principal.

Le rêve de Duke

– « Istria libera », c'est comme ça qu'ils s'appellent ? lança Goran Newman dans un grand éclat de rire. Et ils veulent me tuer ? C'est merveilleux !

Il reprit son sérieux et fixa sa collaboratrice de ses yeux limpides.

– Bien joué, Vera !

De ses mains gantées de soie grise, il feuilleta le dossier que celle-ci avait déposé sur son bureau. Aux murs, quatre écrans plats affichaient, jour et nuit, les cours des principales places financières. Singapour venait d'ouvrir, les valeurs changeaient sans cesse, mais la flèche était orientée vers le haut.

– Ce n'est pas une plaisanterie, Duke !

Assis près de la jeune femme blonde élancée, à la taille de guêpe, se tenait Edvard, la trentaine, immense, musclé, habillé presque aussi élégamment que son chef.

– Schladerer, Mervec et Lebeni tirent les ficelles. Ils sont frustrés parce qu'une fois de plus tu les as doublés. L'achat des terrains au nord de Trogir, ç'a été la goutte qui a fait déborder le vase, après le revers qu'ils ont subi sur l'île de Hvar. Alors ils se servent de ce groupe d'« idéalistes militants », comme ils se définissent eux-mêmes, et on voit bien où ils veulent en venir.

– Ne t'inquiète pas ! Je connais ces messieurs depuis plus longtemps que toi. Ils sont incapables d'accepter une défaite. Il faudra bien qu'ils apprennent pourtant, sinon…

Il n'acheva pas sa phrase et se contenta de faire glisser deux doigts en travers de sa gorge.

Douze ans auparavant, Goran Newman, que tout le monde appelait Duke, avait traité avec les trois hommes d'affaires. Il avait rapidement repéré leurs points faibles. Schladerer avait d'excellents contacts avec certaines institutions financières autrichiennes et italiennes. Celles-ci s'implantaient dans toute l'Europe de l'Est et se livraient à des activités certes lucratives, mais qui devaient rester discrètes pour ne pas ternir leur image. Le lien avec la banque de compensation luxembourgeoise, qui réglait les flux financiers par l'intermédiaire de comptes secrets, leur était indispensable. La banque prenait en charge le plan de financement des achats de terrains et certains membres de la direction touchaient des pourcentages sur les plus-values. Mais le défaut de Schladerer était de se vanter, et trop souvent, de ses succès, comme s'il ne les devait qu'à lui-même. Son nom était fréquemment cité lors d'acquisitions d'immenses terrains en Croatie, le long de la côte adriatique, qu'il prétendait effectuer pour le compte d'un homme d'affaires tenant à rester dans l'ombre. Le marché à peine conclu, les terrains devenaient constructibles du jour au lendemain grâce à l'intervention de politiciens locaux corrompus. Tout le monde tremblait devant Mervec, un homme de quarante-cinq ans au visage anguleux, dont les relations avec les anciens services secrets garantissaient au groupe sa force de persuasion. Fallait-il intimider quelqu'un pour lui extorquer une signature ? Il suffisait de l'appeler et de disposer d'une certaine somme. Quant à Lebeni, c'était à lui que revenait officiellement le rôle du bienfaiteur. Il était chargé de démontrer tous les avantages de leurs acquisitions. Il expliquait habilement pourquoi il était préférable, dans l'intérêt général, de transformer de grands espaces naturels en terrains où l'on pourrait bâtir des équipements touristiques. Il se gardait bien de mentionner que, ce faisant, ils multipliaient par cinquante leur investissement initial. Schladerer, Mervec et Lebeni n'avaient aucun scrupule, ni la moindre élégance dans leurs méthodes. Duke disait toujours que seul un gentleman pouvait obtenir un profit maximal, car il se mettait à l'abri des

contrôles trop tatillons. Les trois hommes manquaient de finesse et d'instinct. Ils utilisaient la force, même quand il était possible de procéder autrement. Surtout plus discrètement. Lorsque Duke avait soudain décidé de quitter leur société commune, AdriaPro, il avait renoncé à seize millions de dollars. Dès lors, sa propre entreprise, AdriaFuture, basée à Londres, à York Street, avait conclu presque exclusivement les grosses affaires. Ses anciens partenaires regardaient passer les trains et rongeaient leur frein. L'AdriaFuture était une filiale de la Dukefutures I Trader AG, installée en Suisse, dans le canton de Zug, où la fiscalité était avantageuse. Douze autres filiales, très redoutées de la concurrence, s'orientaient pour la plupart vers le marché mondial des matières premières. « Céder les pertes, garder les bénéfices » était gravé sur le fronton de l'immeuble, sous le nom de la firme, et l'image de Cérès avec sa corne d'abondance ornait le papier à lettres et les cartes de visite du personnel.

Le brutal Mervec avait été libéré sous caution par la justice autrichienne et usait de toutes les ressources procédurales pour éviter l'extradition vers la Croatie, où il avait déjà été condamné, lors d'un premier procès, à dix ans d'emprisonnement pour abus de biens sociaux. Lui qui semait la terreur craignait désormais pour sa vie et il avait menacé Duke de tout déballer. Mais hormis le fait que ce dernier, deux années durant, avait été officiellement gérant d'une société de liquidation installée à Vienne, où personne ne l'avait jamais vu, Mervec était incapable de la moindre révélation. Il n'avait pourtant pas encore renoncé. Il gardait des contacts avec des personnages douteux de son pays d'origine, qui l'aideraient tant qu'il pourrait les payer. Mais son choix, partagé par Schladerer et Lebeni, qui consistait à s'en prendre à son ancien associé de la façon la plus primaire qui soit, faisait de lui un misérable loser aux yeux de Duke.

Sur l'île dalmate de Hvar, Duke avait fait récemment l'acquisition d'un terrain de six cents hectares qu'il avait

revendu, comme convenu, après une simple modification du projet d'urbanisme, à un groupe hôtelier international. Au passage, il avait empoché cent vingt-six millions d'euros, dont il avait cependant dû reverser quinze pour cent à des politiciens et à des intermédiaires. Les bonnes relations ont leur prix. L'opération prévue au nord de la ville romantique de Trogir, sur la côte dalmate, rapporterait presque autant. À la différence de ses anciens associés, Duke n'était pas obligé de faire appel à des tiers pour financer ses activités : il lui suffisait de s'appuyer sur la maison mère, en Suisse. L'AdriaFuture rapportait gros, mais il était évident que le pactole ne coulerait pas éternellement. Dès que la Croatie aurait adhéré à l'Union européenne, il faudrait trouver de nouvelles façons de jouer avec la loi. Après tout, pourquoi l'Union européenne serait-elle condamnée à fonctionner sans recourir à la corruption ?

– Que proposez-vous ? Dois-je annuler mon vol pour Londres ?

Le ton de l'homme à la carrure athlétique, aux cheveux grisonnants et aux mains gantées de soie grise était toujours modéré, mais on aurait pu y déceler un soupçon d'ironie.

– Pour l'amour de l'Istrie libre et de la Dalmatie ? Au fait, savez-vous qui est chargé de me liquider ?

– Une nullité, dit Vera en lui passant une photo. Un taxidermiste de Trieste.

– Il traficote pour leur compte, ajouta Edvard. Il a besoin de revenus supplémentaires, c'est un parieur invétéré.

– Alors où est le problème ? fit Duke malicieusement.

– Il vaut mieux rester prudent, répondit Vera en lui lançant un regard enamouré. Nous préférerions que tu ne paraisses pas en public pour l'instant.

– Comme vous voulez !

Duke se leva, s'approcha de la fenêtre et laissa son regard errer sur le paysage, vaste et doucement vallonné.

– De toute façon, je ne me montre pratiquement jamais. Les dernières photos de moi parues dans la presse datent d'il y

a huit ans. Edvard, dès que tu auras rempli ta mission, je ferai une sortie, même si je n'en avais pas l'intention jusque-là. Il faut qu'ils sachent qui est le patron, sinon ils recommenceront. C'est la raison du plus fort : si nous les humilions, ils se déchireront entre eux.

– Nous savons que l'homme se dirige actuellement vers Ancône pour prendre une valise de caviar destinée aux gastronomes de Cortina d'Ampezzo. Afin que les Russes se sentent chez eux à Noël, précisa Vera.

– À son retour, il n'y aura plus de malentendu ! dit Edvard placidement.

Duke était satisfait.

– Je te fais confiance. Et samedi, je ferai une apparition à la frontière Škofje-Rabuise pour la cérémonie officielle de l'élargissement de l'espace Schengen. La mise en scène est idéale. Rien que des invités de marque, des chefs d'État et autres VIP, tout ce qui a un rang ou un nom et n'attend que ce prétexte pour me rebattre les oreilles avec ses idées géniales. Sans parler de la presse et de la télévision de la moitié de l'Europe. Nos ex-associés vont faire grise mine.

– Quand veux-tu la voiture ? demanda Edvard.

Il travaillait pour Duke depuis huit ans. Son chef appréciait son intelligence et son ton direct. Edvard appliquait ses consignes comme il l'aurait fait lui-même – sans détour.

– Je pars cet après-midi de Ljubljana. Tu me réserves d'abord un vol pour Zurich et, après-demain, pour Londres. Je rentre jeudi après-midi. De préférence un low-cost de Stansted à Trieste, je serai ici vers seize heures.

Le secrétaire quitta la pièce. Vera se leva, s'approcha de Duke et lui caressa les cheveux.

– À Londres, tu verras la nouvelle gestionnaire. On dit qu'elle est jolie.

– Oui, elle est sacrément autoritaire. Cette Kristin Muller vient directement de chez Baring-Assett. Elle nous a coûté un maximum, elle connaît sa valeur. Mais elle est excellente. En

trois ans, elle a tiré deux cent soixante-deux pour cent du Hongkong China Dollar Fund.

– Avec Duke Credit Opportunities I et II, nous avons réalisé cinq cent quatre-vingt-dix et trois cent cinquante pour cent.

– La meilleure, c'est toi, naturellement, dit Duke en baisant la main de Vera. Neuf cent dix-sept millions en deux ans et demi, uniquement avec des swaps sur défaillance de crédit. Même si, aujourd'hui, n'importe qui peut dire que c'était à prévoir. On sait depuis quinze ans qu'il y a une bulle de l'immobilier aux États-Unis et, au plus tard en février, quand les détenteurs de *subprimes* californiennes ont enfin annoncé leurs pertes, il était clair que les assurances-crédits allaient monter en flèche. Il fallait miser à fond sur ces faillites. Elles étaient inévitables. Le gouvernement Bush fait marcher la planche à billets pour se maintenir au pouvoir. Au lieu de mener une vraie politique économique, ce bouffon laisse filer la monnaie et maquille la récession. La guerre en Irak a creusé le déficit, elle a rapporté plus d'ennuis que de profits, ils n'ont pas su profiter du prix du pétrole, le Vénézuélien déchaîné leur a chié dans les bottes, les Russes, de toute façon, cherchent des noises à tout le monde et le surendettement freine la consommation. Bang ! Il faudrait être fou pour ne pas en profiter ! Le dollar continue de baisser, nous achèterons encore deux ou trois appartements à New York. Je m'en occupe lors de la prochaine réunion de l'IAB.

– Tout cela, les petits malins de Bear Stearns auraient pu le savoir, dit Vera en rejetant une mèche de cheveux en arrière et en posant la main sur l'épaule de Duke. Perdre des milliards de dollars en quelques heures, personne n'y survit. Si Bernanke et la Fed ne les avaient pas sauvés, les organismes de crédit du monde entier se seraient effondrés. *Too connected to fail,* a dit je ne sais plus qui.

– Ça peut encore venir. Je suis sûr qu'ils étaient au courant. Quand vous risquez d'entraîner trop de monde dans votre

chute, on vous sauve. Malgré tout, il faudra arrêter définitivement « Ceres 3 » fin mars.

Duke pointait du doigt un feuillet plein de chiffres et de courbes sur son bureau.

– Les produits laitiers ? À Chicago, ils ont doublé en deux ans.

Vera était sceptique, mais Duke, fort de son expérience, avait généralement raison.

– L'industrie laitière paie de moins en moins les éleveurs, il va y avoir des problèmes. Aux États-Unis comme en Europe, le lobby paysan est incroyablement lent à la détente, mais très efficace quand il se réveille. Il voudra sa part du gâteau. Il faudra encore quelques années pour retrouver une croissance intéressante.

– En revanche, « Ceres 4 et 5 » vont grimper dès l'année prochaine. Tous deux font déjà un super profit. En dix-huit mois seulement !

– Les céréales et le soja, voilà une banque fiable ! dit Duke en se levant. Je vais me consacrer à l'hôte de mon fils, maintenant. À propos, faites en sorte qu'il ignore les menaces qui me visent. Je ne veux pas qu'il se fasse du souci. Il m'inquiète parfois avec son mutisme forcené. Il a maintenant son propre fournisseur d'accès et son propre réseau, alors que la maison est bourrée de technologies de pointe. Comme s'il avait quelque chose à cacher. Son handicap le rend de plus en plus bizarre.

– Que dirais-tu de passer Noël à la neige ? demanda Vera.

– Sur le Nanos ? plaisanta Duke en désignant le sommet de l'autre côté de la vallée. Je n'ai pas envie de laisser Sedem et ma mère seuls. Vas-y, si tu en as envie.

Il gratifia Vera d'un baiser furtif et sortit.

*
* *

Le domestique poussait le fauteuil le long du couloir d'un bâtiment annexe, ouvert sur de nombreuses portes et aux murs tapissés de tableaux modernes. Pina avait cru en reconnaître

certains. Dans quelles revues avait-elle pu en voir des reproductions ? Le domestique la fit entrer dans la vaste salle de bains d'une suite pour invités, dont la baie vitrée donnait directement sur le vignoble. À peine eut-elle le temps de jeter un coup d'œil que quelqu'un frappa à la porte. Avant qu'elle ait pu répondre, un homme entra, la quarantaine, une trousse d'urgence à la main. Il se présenta :

– Dr Černik, médecin de la famille, également en fonction à l'hôpital de Nova Gorica.

Il glissa une chaise sous le mollet de Pina et défit avec précaution le pansement imbibé de sang.

– Ce n'est pas beau à voir, dit-il en hochant la tête. La morsure est profonde.

Pina serra les dents lorsqu'il entreprit de nettoyer la blessure.

Le Dr Černik fronça les sourcils.

– Où en êtes-vous de vos vaccins ? Tétanos ?

– Tout est OK.

Deux ans auparavant, avant sa mutation à Trieste, elle s'était mise à jour, comme si le directeur du personnel du ministère de l'Intérieur l'envoyait dans le tiers-monde.

– Il faut passer une radio du pied et recoudre la plaie, dit Černik. Si l'os est atteint, vous prendrez des antibiotiques. Il faut absolument vérifier que le chien n'avait pas la rage. Résultats dans quelques jours. Le mieux est que je vous emmène à mon hôpital.

Pina frémit. Elle voulait à tout prix éviter l'hôpital. Surtout à l'étranger. Le médecin lui banda le pied.

– Vous ne devez pas vous appuyer sur cette jambe. Vous êtes en congé forcé jusqu'à la fête des Rois.

– Écoutez, dit Pina d'un ton hésitant. J'habite Trieste. Ce serait plus simple que j'y sois hospitalisée…

– Après les soins, ma jeune dame, vous pourrez demander qu'on vienne vous chercher. Chez nous, vous êtes en bonnes mains. Je veillerai personnellement à ce que vous soyez soignée

sans délai. Par ailleurs, je suis obligé de signaler l'incident à la police.

Pina entendit quelqu'un toussoter discrètement dans son dos.

– Voici donc l'hôte que mon héros de fils a recueillie !

Un homme à la carrure athlétique, aux cheveux grisonnants et à la tenue soignée lui tendit la main sans retirer son gant de soie grise.

– Vous l'avez échappé belle, je crois. N'est-ce pas, Peter ? Notre docteur habite à proximité. Mais avant de partir à l'hôpital, il faut reprendre des forces. Vous vous appelez Pina, m'a dit mon fils. Appelez-moi Duke.

– D'accord, répondit Pina en regardant les mains de l'homme.

Avait-il une maladie de peau ?

– Je vais vous faire conduire au salon. Nous avons bien le temps, docteur ?

L'homme avait une voix douce, mais un regard d'acier.

– Je vais d'abord lui donner un antalgique. Si tu pouvais prévenir la police de Sežana, notre patiente en aurait terminé avec les formalités.

– La police ? fit le père de Sedem avec une moue ironique.

– Oui, je suis obligé de signaler toute victime d'un chien de combat. Il faut retrouver l'animal et vérifier qu'il n'a pas la rage. Et éviter que ce genre d'incidents ne se reproduise.

Le Dr Černik tendit à Pina un cachet et un verre d'eau.

– Pour atténuer la douleur. Vous êtes courageuse, Signorina. Vous devez avoir très mal, mais vous n'en laissez rien paraître.

Une douce musique syncopée parvint à ses oreilles lorsqu'elle entra dans le salon. La pièce était vaste, le mobilier moderne, et les murs épais en pierre grise du karst avaient été soigneusement jointoyés. Pas un grain de poussière visible. On se serait cru dans une atmosphère stérile, si un foyer n'avait été aménagé, en plein milieu, sous une hotte circulaire. Tout autour, des sièges et divans modernes pour au moins une vingtaine de personnes.

Duke fraya un passage au fauteuil roulant de Pina. Celle-ci n'avait encore jamais rien vu de semblable. Même les magazines ne montraient pas un tel luxe. Elle avait peine à croire qu'on puisse être aussi riche en Slovénie. Tout respirait l'argent. Sa clientèle de grands manitous du crime organisé en Italie du Sud n'en manquait certes pas ; c'était le goût qui leur faisait défaut. Et puis l'on s'interdisait d'afficher les richesses accumulées. Le système social sur lequel on s'appuyait pour organiser ses trafics était trop fragile. Mais ici ? Et au milieu de tout cela, Pina avec un pied bandé ? Elle crut s'être trompée de film. Elle n'oublierait jamais ce dimanche matin-là.

Sur un ordre de Duke, le domestique apporta un plateau avec des canapés et une bouteille de champagne. Il servit et disparut sans bruit. Il était onze heures. Pina buvait tout au plus, le soir après l'entraînement, une gorgée de bière ou de vin. Mais aujourd'hui tout était différent.

Elle tourna la tête lorsqu'elle entendit le moteur électrique du fauteuil avec lequel Sedem pénétrait dans le salon. Il s'était rapidement changé et avait envoyé un mail urgent pour confirmer un ordre important avant de rejoindre la petite société. La jeune femme lui plaisait. Sa façon directe de parler, de poser des questions montrait qu'elle avait du caractère. Elle compensait sa beauté toute relative par le courage et la fermeté.

– Mon père est aujourd'hui de bonne humeur, plaisanta Sedem lorsqu'il aperçut le champagne. Comme toujours quand il a des invités. Ce qui arrive trop rarement, c'est dommage !

– Notre patiente, intervint le Dr Černik, ne boira qu'un petit verre. À cause des médicaments.

Lorsque les deux policiers de Sežana firent leur entrée, ils saluèrent obséquieusement le maître de maison. Duke les pria de prendre place et de s'acquitter de leur tâche. Ils refusèrent le verre qu'il leur offrait. Ils relevèrent l'identité de Pina et sourirent en découvrant qu'ils avaient affaire à une collègue de la ville voisine. Duke, en revanche, se départit une seconde de son masque d'amabilité lorsque Pina révéla sa profession.

Celle-ci résuma en quelques mots ce qui s'était passé et décrivit tant bien que mal le molosse. Les deux hommes prirent congé au bout d'un quart d'heure, après lui avoir promis de l'informer dès qu'ils auraient du nouveau. Pina connaissait parfaitement ce genre de formule, qu'elle-même utilisait quand elle savait qu'elle ne trouverait rien. Mais le médecin avait fait son devoir, sa responsabilité était dégagée. Peu après, Pina remercia chaleureusement ses hôtes et s'engagea à revenir dès que possible pour récupérer son vélo. Son regard tomba à nouveau sur les mains gantées de Duke. Drôle d'oiseau, pensa-t-elle, il doit avoir peur de se faire contaminer.

– Venez me rendre visite, dit Sedem avec gentillesse. Quand vous voulez. Et si vous ne pouvez pas conduire, je vous enverrai un chauffeur. Il faut absolument que vous fassiez la connaissance de ma grand-mère. Aujourd'hui, elle rencontre des amies pour manger de l'ours !

Il ajouta, devant l'air sceptique de Pina :

– Si, si ! C'est sa viande préférée. Elle n'en démord pas !

Puis elle prit place dans la voiture, à côté du Dr Černik.

– Dans une demi-heure, dit celui-ci tranquillement, nous serons à l'hôpital de Nova Gorica.

– Des gens sympathiques, dit Pina. Il y a longtemps que Sedem est paralysé ?

– Huit ans, répondit Černik en baissant la radio d'où sortait la voix du pape allemand prêchant en faveur d'un retour à la « culture dominicale chrétienne ». Cela s'est passé le jour de son dix-huitième anniversaire. Son père lui avait offert un petit bolide. Beaucoup trop rapide. C'est un miracle qu'il soit encore en vie. Duke en est malheureux. Sedem est son septième enfant, mais le premier de sexe masculin. En fait, il s'appelle Sebastian, mais Sedem, sept en slovène, est paraît-il son numéro de chance. Sa voiture a fait sept tonneaux, et il a survécu. Il ne se laisse pas abattre. Sa volonté est encore plus forte que celle de son père et ce n'est pas peu dire !

– Vraiment ? Il a pourtant l'air très détendu.

– Duke ne perd jamais son calme. Il est doté d'une maîtrise de soi incroyable et possède un étonnant pouvoir de persuasion. Il s'est installé ici en 1992. Peu après que la Slovénie s'est détachée de la Fédération yougoslave et que les Balkans sont devenus un enfer. Duke a eu l'intuition qu'ici les choses iraient très vite. Vous avez vu la magnifique propriété qu'il possède, même si vous n'avez pas visité les bureaux. Technologies les plus pointues et postes de travail ultramodernes. Duke est connecté au monde entier.

– Et que fait-il dans ses bureaux ?

Les deux petites localités voisines de Tabor et Jakovce ne donnaient pas l'impression d'être particulièrement propices à l'enrichissement personnel. De vieilles fermes isolées, certaines abandonnées, volets fermés sortant de leurs gonds, à la peinture écaillée.

– Big business ! Il parle cinq langues couramment. Je le connais depuis qu'il a fait son apparition ici. Il a grandi en Allemagne, mais sa mère est de ce village. Elle a fui Tito en 1945 parce qu'elle ne voulait pas devenir communiste. Ensuite elle s'est mariée en Allemagne du Nord, je crois que le beau-père de Duke est originaire de Brême. Il l'a envoyé dans un collège anglais, puis dans une université américaine. Ses études terminées, Duke a travaillé pour plusieurs multinationales, on dit même qu'il a été conseiller économique à l'ambassade américaine de Moscou. Il aurait été impliqué dans l'affaire Clearstream, après quoi il a pris son autonomie dans le secteur financier et est venu s'installer ici. Il a racheté l'un après l'autre les terrains ayant appartenu à la famille de sa mère et passés entre-temps dans d'autres mains, il a retapé les vieilles maisons et en a construit de nouvelles. Un homme exceptionnel ! Si tout le monde pensait comme lui, l'économie se porterait mieux dans la région.

– Mais Duke n'est pas son vrai prénom ?

– Non, Sedem lui a donné ce surnom parce que son père aime le jazz et qu'il paraît que Duke Ellington avait le même don que lui pour manipuler famille et collaborateurs.